

## Le mythe d'Olivar Asselin

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Le militant*, Montréal, Fides, 1996, 784 p.

Michel Gaulin

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Productions Valmont

### ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1997). Compte rendu de [Le mythe d'Olivar Asselin / Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Le militant*, Montréal, Fides, 1996, 784 p.] *Lettres québécoises*, (86), 56–57.

# Le mythe d'Olivar Asselin

Une biographie qui perpétue un mythe, tout en soulevant des questions sur la pratique du genre lui-même.

BIOGRAPHIE  
Michel Gaulin

DANS LE FIRMAMENT DE NOS LETTRES, Olivar Asselin occupe une place à part, qui tient bien davantage du mythe qu'elle ne trouve ses assises dans une œuvre d'ample portée, abondante et bien caractérisée. Certes, l'homme a laissé le souvenir d'un brillant journaliste dans la grande tradition française du journalisme de combat et, à ce titre, il a fait des disciples dans une ou deux générations qui ont suivi la sienne. Pourtant, son œuvre personnelle est mince et n'a guère réalisé les promesses que contenaient en germe les premières années de sa maturité. La carrière journalistique d'Asselin prend fin pratiquement au moment de la fondation du *Devoir*, en 1910, après quoi elle s'étiole dans une longue dérive faite de fougades, de retournements, de contradictions sans fin. S'il importe de respecter la valeur singulière de toute vie humaine *sub specie aeternitatis*, cela ne doit pas pour autant empêcher de porter sur elle, dans sa dimension publique, un jugement qui soit le plus objectif possible et dénué de complaisance.

## Un portrait en pied et une fresque

En abordant la biographie d'Asselin, Hélène Pelletier-Baillargeon s'est donné un double objectif : celui de faire, dans un premier temps, le portrait en pied de l'homme et, dans un second temps, de peindre une vaste fresque de l'évolution politique, sociale et idéologique du Canada français au cours de cette période décisive pour lui qui s'étend du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. D'où le titre général qu'elle a donné à son ouvrage, *Olivar Asselin et son temps*. Ce premier tome, consacré au « militant », s'arrête en 1916, au moment où Asselin se prépare à partir pour la Grande Guerre, celle de 1914, à la suite de sa décision controversée de s'enrôler. À peine quelques mois auparavant, il avait fustigé les évêques du Québec pour leurs déclarations loyalistes en faveur de la participation des Canadiens français à ce conflit considéré par une large part de l'opinion québécoise comme une guerre impériale à laquelle le Canada (et le Québec encore moins) n'aurait pas dû participer. Il restait encore à Asselin, à ce moment-là, vingt et un ans à vivre.

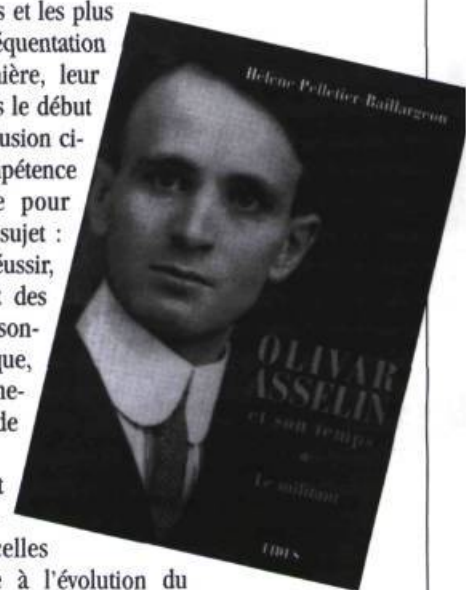
S'agissant de la vie proprement dite, Hélène Pelletier-Baillargeon en esquisse avec clarté les grandes étapes : la petite enfance au beau pays de Charlevoix ; la migration familiale vers la rive sud du fleuve et la mouvance de Rimouski ; l'exil forcé de la famille en Nouvelle-Angleterre à la suite de revers de fortune ; les débuts d'Asselin dans le précaire journalisme franco-américain ; sa montée à Montréal à l'aube

du nouveau siècle — la fondation, en 1903, de la Ligue nationaliste, suivie, l'année d'après, par celle du *Nationaliste*, où Asselin devait assurément vivre les années les plus belles et les plus riches de sa vie ; enfin, la longue fréquentation d'Henri Bourassa, leur complicité première, leur éloignement progressif, leur rupture ; puis le début de la longue dérive à laquelle je faisais allusion ci-dessus. De même, l'auteur cerne avec compétence et sympathie, mais sans complaisance pour autant, la personnalité complexe de son sujet : son caractère entier, sa détermination à réussir, son opiniâtreté sur le plan des idées et des principes. Elle ne cache pas que cette personnalité était par ailleurs cyclothymique et que, alliée à une santé fragile et sans cesse menacée, elle devait rendre difficile la vie de ménage et de famille d'Asselin.

S'agissant de la fresque, comptent assurément parmi les meilleures pages — et les plus utiles — de l'ouvrage celles qu'Hélène Pelletier-Baillargeon consacre à l'évolution du milieu journalistique montréalais dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Journaliste elle-même, l'auteur, s'y connaît mieux que quiconque dès qu'il s'agit de décrire l'atmosphère enfiévrée des salles de rédaction, les variations idéologiques de certaines feuilles au gré des changements d'alliance politique de leurs propriétaires, le mouvement, enfin, des journalistes eux-mêmes au sein de cette confrérie fermée qu'a toujours été le journalisme. On lui saura gré, aussi, d'avoir mis en valeur mieux que cela n'a été généralement le cas jusqu'ici, le nom et l'action de ces « femmes de tête » que la société d'alors forçait à se dissimuler sous des pseudonymes : Madeleine (Anne-Marie Gleason-Huguenin) ; Gaétane de Montreuil (Marie-Georgina Bélanger-Gill) ; Colombine (Éva Circé-Côté) ; ou Françoise (Robertine Barry).

## Une biographie problématique

Pourtant, en dépit de bien des qualités, cette biographie n'en demeure pas moins problématique. De toute évidence, Hélène Pelletier-Baillargeon a voulu donner ici une biographie « grand public » : belle photographie (racoieuse) d'un Asselin jeune et volontaire en couverture ; attention constante au côté « humain » de son sujet ; nombreuses



pages d'une belle tenue stylistique et débordantes de lyrisme. La dimension de « fresque », quant à elle, a pour but de fournir à ce public une information ponctuelle de nature soit pratique (les secrets du métier de tanneur ; les procédés de préparation et de salaison de la morue), soit encore historique, cherchant à faire comprendre les tenants et aboutissants d'événements dont ce lectorat n'est pas toujours familier, qu'il s'agisse du procès pour « influence indue » dans Charlevoix en 1876, des tribulations du nationalisme canadien-français de la guerre des Boers à celle de 1914, ou encore des principales causes européennes de la Grande Guerre. Or, je doute, pour ma part, que le « grand public » se précipite en foule pour lire une biographie qui met près de huit cents pages à raconter la première partie de la vie active d'un homme. (Sur ce point, peut-être la postérité me donnera-t-elle tort comme elle a donné tort à ces critiques qui, au moment de la parution du premier tome d'*À la recherche du temps perdu*, reprochèrent à Proust d'avoir mis trente pages à faire s'endormir un homme !...) Le problème principal d'Hélène Pelletier-Baillargeon me paraît être de n'avoir pas su cibler de façon précise son public, d'avoir été incapable de circonscrire son sujet, de n'avoir pas su où s'arrêter et d'avoir voulu mettre à profit, sans discrimination quant à la valeur relative de ses divers éléments, toute la documentation qu'elle avait accumulée. Si bien que sa biographie s'embourbe dans des développements qui sont en fin de compte des digressions qui la détournent de son objet propre.

Cette biographie ne satisfera pas davantage, à mon avis, le spécialiste, qu'agaceront sans doute les trop nombreuses pages, surtout en début d'ouvrage, où, en l'absence de documents, l'auteur s'immisce dans l'esprit de ses personnages pour décrire les sentiments qu'ils éprouvent. Le même spécialiste trouvera souvent bien pédestre le côté historique de l'ouvrage, lui qui n'a pas besoin qu'on lui rappelle par de multiples notes en bas de page, comme la mouche du coche, ce que fut le 1<sup>er</sup> Concile du Vatican (p. 357-358), ou qui furent Durham (p. 378), le docteur Bethune (p. 428), ou même le père Joseph (p. 366), pour ne donner que quelques exemples.

D'autre part, l'ouvrage ne laissera pas indifférents bon nombre de lecteurs qu'agacera la perspective « nationalisme-pur-et-dur » qui, à l'instar du nationalisme d'Asselin lui-même, est celle d'Hélène Pelletier-Baillargeon à travers ce livre. Les mots « traître » et « trahison » ne sont jamais loin de sa plume dès qu'elle a à écrire le nom de Laurier et elle



n'éprouve que trop de plaisir à reprendre à l'endroit de M<sup>re</sup> Bruchési le mot de Bourassa lui-même qui aurait appelé l'archevêque de Montréal « le Laurier de l'épiscopat québécois » (p. 643) parce que, au dire d'Hélène Pelletier-Baillargeon, il était, comme le premier ministre du Canada, « passé maître dans l'art du double langage » (p. 644). Bourassa, Bourassa lui-même, tout nationaliste qu'il ait été, ne trouve pas davantage grâce à ses yeux, lui dont ce qu'elle considère comme les attermoissements et les prudences allait finir par lui coûter l'amitié et l'estime qui l'unirent un moment à Asselin. Certes, la fermeté au niveau des principes est

louable, mais il est rare que les grands pays s'édifient sur elle seule en l'absence de tout compromis, pas plus que les grands journaux, comme l'ont montré l'histoire et la longévité du *Devoir*, ne se bâtissent à partir de quelques coups de gueule ou bons mots de potaches...

On ne saurait passer sous silence, enfin, les nombreuses inexactitudes et ambiguïtés de nature historique ou factuelle (de même que les multiples fautes dans l'orthographe des noms) qui, pour bénignes qu'elles puissent paraître lorsqu'elles sont prises isolément, n'en finissent pas moins par entacher la crédibilité d'un ouvrage dès lors qu'elles s'accumulent. De même que choquant, sous la plume de l'auteure, et surtout dans un livre consacré à un homme qui tenait la langue française en si haute estime, les nombreuses incorrections d'ordre linguistique qui émaillent le texte d'Hélène Pelletier-Baillargeon, notamment quantité d'anglicismes pourtant bien avérés (*alternative, s'objecter, anticiper, anxieux, agenda*), sans parler de la formulation à proscrire, « tel que » suivi du participe passé. Enfin, l'auteure et son éditeur auraient eu intérêt à mieux veiller qu'ils ne l'ont fait à la correction des épreuves : la composition par ordinateur comporte sans contredit bien des avantages, mais elle ne donne pas pour autant congé à la vigilance et à l'intervention de la main et de l'œil humains.

Tout compte fait, sur les événements de la vie d'Asselin tout au moins, cette nouvelle biographie n'apporte rien de très neuf par rapport à celle de Marcel-A. Gagnon, publiée en 1962 et qui me paraissait, en bien moins long, déjà tout à fait adéquate. Et, s'agissant d'ouvrages contemporains, biographie pour biographie, je préfère de beaucoup le beau livre de François Ricard sur Gabrielle Roy au pavé d'Hélène Pelletier-Baillargeon sur Asselin.



**Le Groupe Scabrini**  
a le plaisir d'annoncer  
le mariage de deux  
entreprises  
passionnées  
du livre.

IMPRESSION DE LIVRES  
COURT ET MOYEN TIRAGES  
COULEUR ET NOIR ET BLANC

L'Imprimerie d'édition Marquis et AGMV L'Imprimeur deviennent :

**AGMV Marquis Imprimeur inc.**  
et continuent de vous offrir les services d'une équipe  
dynamique, innovatrice, dont les produits sont le reflet  
d'une démarche de qualité sans compromis.

Quels que soient vos besoins en imprimerie...  
laissez-nous vous faire une proposition!



1 - 8 0 0 - 3 6 3 - 2 4 6 8 ( 4 1 8 ) 2 4 6 - 5 6 6 6